HIRAM ET SES FRÈRES : UNE LÉGENDE FONDATRICE

par Roger DACHEZ

SI L'ON CHOISIT, COMME NOUS L'AVONS FAIT EN CONCEVANT CE COLLOQUE, D'ENTRER DANS LE PAYS DES LÉGENDES maçonniques, d'explorer une contrée peuplée d'êtres singuliers, aux aventures peu ordinaires, et d'aller à la découverte de lieux tous plus étonnants et plus secrets les uns que les autres, alors, à tout seigneur tout honneur : Hiram, à n'en pas douter sera notre première rencontre.

Légende première en effet, au sens chronologique du terme, mais sans doute aussi légende fondatrice. Avant et après, la maçonnerie spéculative n'est plus tout à fait la même. L'expression même de *maçonnerie spéculative*, dont l'ambiguïté ne sera jamais suffisamment soulignée, nous rappelle précisément qu'un des nombreux problèmes, sinon à résoudre tout à fait, du moins à éclairer quelque peu, concerne l'ancienneté même de cette légende, et les rapports qu'elle aurait pu entretenir avec un fond légendaire traditionnel, ce que l'on appelle depuis la fin du XIXe siècle un *folk-lore,* propre aux communautés de bâtisseurs depuis le Moyen Âge.

Dans le cadre de cet exposé, il n'est évidemment pas question d'épuiser un sujet aussi vaste et dont les contours sont du reste délicats à définir. Je me permettrai de rappeler que voici près de dix ans, j'y avais consacré dans la revue *Renaissance Traditionnelle* une longue recherche, sans doute à reprendre sans cesse, et que, pour certains points essentiels de ce débat, je m'y référerai encore aujourd'hui.

Je souhaiterais aborder la question des sources possibles de cette légende et proposer quelques hypothèses vraisemblables quant aux circonstances de sa constitution. Je voudrais aussi dans un second temps examiner en quoi l'introduction de cette légende, dans les premières années du XVIIIe siècle a, d'une certaine manière, c'est en tout cas la thèse que je tenterai d'esquisser devant vous, profondément modifié la nature même de la jeune institution maçonnique pré-spéculative ou pour mieux dire, proto-spéculative.

Les antécédents du nom de l'Architecte dans les *Anciens Devoirs*

Le premier problème est celui du nom même d'Hiram comme désignant l'architecte dont le drame nous est révélé dans la fameuse divulgation de Samuel Prichard, *Masonry Dissected*, *La Maçonnerie Disséquée*, publiée à Londres en 1730. L'importance de la divulgation de Prichard n'est pas seulement de révéler pour la première fois un système en trois grades, culminant avec le grade de Maître – *The Master's Part.* Son originalité profonde est bien de proposer la première version connue et cohérente de la légende qui devait désormais constituer le cœur de ce grade.

La première source à laquelle il convient de puiser est celle des *Anciens Devoirs.* Dans la première génération de ces textes, celle qui contient le *Regius* (c. 1390) et le *Cooke* (c. 1420), il existe bien une histoire traditionnelle du Métier qui, notamment dans le second de ces manuscrits, renferme de nombreuses données bibliques ou patristiques. *En aucun endroit cependant on ne mentionne un architecte du Temple de Salomon*, et moins encore son nom. Le *Ms Cooke* contient seulement cette indication :

« Et lors de l'édification du Temple à l'époque de Salomon,
il est dit dans la Bible, au 3è livre des Rois chapitre cinq,
que Salomon avait quatre-vingt mille maçons à l'ouvrage.
Et le fils du roi de Tyr était le maître maçon. »

La mention précise du nom de cet artiste n'apparaît que dans la deuxième génération des *Anciens Devoirs*, celle qui s'ouvre avec le *Ms Grand Lodge n° 1*, daté de 1583. Dans le récit historique qui y figure, on trouve en effet le passage suivant :

« *Et après le décès du Roi David, Salomon qui était le fils du Roi David, acheva le Temple que son père avait commencé.*

Et il fit chercher des Maçons dans diverses contrées, et les assembla, de sorte qu'il eut quatre-vingt mille ouvriers, qui travaillaient la pierre et s'appelaient des Maçons, et il choisit trois mille d'entre eux qui furent désignés pour être les Maîtres et Gouverneurs de ses ouvrages. De plus il y avait un Roi d'un autre royaume qui s'appelait Iram et qui aimait beaucoup le Roi Salomon et lui envoya du bois de charpente pour ses ouvrages. Et il possédait un fils nommé Anyone [quelqu'un] *qui était Maître en Géométrie, chef de tous ses Maçons, et Maître des gravures et sculptures et de tous les autres procédés de la Maçonnerie utilisés pour le Temple.*

Et ceci est rapporté dans la Bible au troisième chapitre du quatrième Livre des Rois.2 »

D'emblée, l'apparition de celui qui est appelé « *chef des Maçons* » – ou « *Maître en Géométrie* » – du Temple pose un problème quant à son identité. Le mot *Anyone*, qui signifie simplement *quelqu'un*, ne nous renseigne guère. On doit naturellement s'interroger sur cette appellation pour le moins énigmatique. Sachant que le *Ms Grand Lodge n° 1* est probablement la copie d'un texte plus ancien, il se peut simplement que le terme *Anyone* soit dû au fait que le scripteur n'a pas pu lire correctement le nom qui figurait sur le manuscrit original.

On retrouve en effet, à partir de cette époque, le nom de l'architecte dans plusieurs versions des *Anciens Devoirs*. Les variantes observées sont assez nombreuses :

– dans trois textes, de 1600, 1670, 1700, on trouve le terme *Amon* ;
– dans une série de six textes, de 1670, 1680, 1693, 1700, 1702 et 1750, ce personnage se nomme *Aynon* ;
– trois versions, de 1670, 1680, 1690, donnent *Aymon* ;
– on peut encore en rapprocher le texte de 1600 qui porte *A Man* ;
– il faut également signaler des cas extrêmement divergents, tels que le texte de 1677 avec *Apleo*, de 1701 avec *Ajuon*, ou même celui de 1714 avec *Benaim*.

Pour rendre compte de l'origine et de la signification probable de ces termes, deux hypothèses principales ont été soulevées.

La première, la plus naturelle, propose de voir dans ces différents termes une série de corruptions successives du nom d'Hiram. On pourrait ainsi suggérer la chaîne suivante : *Hiram – Iram – Yram – Yrane – Ynane – Ynone – Aynone – Anyone*. Selon cette thèse, le Maître des Maçons des *Anciens Devoirs* se serait toujours appelé *Hiram*, comme l'indique la Bible à laquelle ces textes se réfèrent explicitement, *mais son nom n'aurait à aucun moment été orthographié correctement de 1583 à 1675 environ…*

C'est en effet à partir de cette dernière date que certains manuscrits donnent au personnage le nom qu'il porte dans la Bible. Cette mention n'est présente que dans dix-huit versions postérieures à 1675, et dont beaucoup sont même postérieures à 1723, date à laquelle, nous le reverrons, apparaît l'appellation *Hiram Abif*. L'hypothèse d'un *Hiram* primitif – et naturellement attendu – puis corrompu et seulement retrouvé à la fin du XVIIe siècle est philologiquement ingénieuse, mais difficilement convaincante, il faut le reconnaître. On ne peut toutefois totalement l'exclure.

La seconde hypothèse, est que ces différents noms ne sont en effet que des corruptions d'un nom qui n'est pas *Hiram*, mais qui fait cependant référence à un personnage important du Métier. En d'autres termes il faudrait admettre que, bien que le nom de l'homme envoyé par Hiram de Tyr soit effectivement, dans la Bible,

Hiram, les *Anciens Devoirs* lui en auraient, depuis au moins la fin du XVIe siècle, donné un autre, lié cependant aussi à la tradition du Métier.

On a notamment retenu, comme forme initiale possible, le nom *Amon*, considérant que les formes *Aynon*, *Aymon*, s'expliqueraient ainsi très facilement par une minime erreur de graphie de la lettre M. Mais pourquoi ce nom ?

Amon apparaît en effet dans la Bible (*Proverbes, 8, 30*). Et en hébreu *amon* (*aleph, mem, vav, noun*) signifie *ouvrier, artisan* ou *artiste*, mais aussi *architecte*, ou encore *tuteur, maître d'ouvrage.* Dans le texte biblique, la Sagesse se présente ainsi :

« […] *quand Il [le Seigneur] traça les fondements de la terre,*
je fus maître d'œuvre à son côté » (version *T.O.B*)

Le sens *d'artisan*, collaborant à l'œuvre, semble le plus classiquement retenu, notamment dans la *Vulgate*, reflétant les conceptions les plus anciennes en ce domaine, et dont proviennent toutes les citations bibliques médiévales, où Saint-Jérôme dit :

« *Quando appendabat fundamenta terrae,*
Cum eo eram, cuncta componens. »
ce que l'on peut rendre par :
« *Tandis qu'il établissait les fondements de la terre,*
J'étais avec lui, rassemblant toutes choses. »

Si cette hypothèse concernant *Amon* est séduisante, elle se heurte cependant à quelques objections : c'est d'abord la forme la moins souvent attestée dans les nombreuses versions des *Anciens Devoirs*, et surtout *elle n'a jamais été connue comme telle dans les bibles occidentales*, puisque *amon* est un nom commun, par conséquent toujours traduit (artisan, architecte, etc.). Il ressort donc de cette analyse que l'hypothèse *Amon* est avant tout un exercice d'érudition hébraïque qui ne tient pas compte des conditions dans lesquelles les textes des *Anciens Devoirs* ont été rédigés et transmis.

Aymon, identique phonétiquement, en anglais, à *Amon*, peut dès lors être proposé comme forme initiale du nom de 1'architecte. *Aymon* peut à son tour, par une faute identique à celle que l'on vient de mentionner, expliquer la forme *Aynon*, et très facilement aussi les formes *Amon*, ou *Anon.* Nous pouvons donc suggérer, en première approche, que les *Anciens Devoirs* portent témoignage qu'il existait dans le Métier une tradition conférant au maître d'œuvre du Temple un nom qui pourrait être *Aymon.*

Les *Constitutions* de 1723 et les textes postérieurs (*Famille Spencer*, 1725-1739)

Ce n'est que dans l'Histoire du Métier qui figure dans *le Livre des Constitutions* de 1723 que figure, pour la toute première fois dans un document maçonnique, notons-le bien, le nom *d'Hiram Abiff*, donné au constructeur du Temple de Salomon, qualifié en outre de « *Prince des Architectes* ». C'est donc seulement après ce texte de 1723 que le nom *d'Hiram Abiff* – et non plus seulement *d'Hiram* – se substitue à celui *d'Amon*, ou *Anon*, ou *Aymon*, dans la plupart des versions des *Anciens Devoirs* postérieures : ce sont notamment les textes de la *Famille Spencer.* Six textes sont connus, dont un fut même gravé, publiés entre 1725 et 1726 pour quatre d'entre eux, 1729 et 1739 pour les deux plus tardifs.

Ces dates ne sont évidemment pas indifférentes, et l'on peut ici remarquer que cette période de 1725 à 1730 est également celle où semble s'affirmer un troisième grade désormais fondé sur le personnage d'Hiram, nouvellement promu, au regard des textes du moins, à un rôle qu'il paraissait n'avoir jamais joué auparavant. Il est assez clair que la substitution du nom *d'Hiram Abiff* à celui *d'Aymon* – voire à celui *d'Hiram* (simplement) présent dans quelques textes après 1675 – est liée à l'apparition du troisième grade « hiramique » dont Prichard nous livre la première version connue.

À propos de la forme « *Hiram Abif* »

II faut immédiatement signaler que le choix du terme *Hiram Abif* (nous adopterons cette graphie plus classique) pour désigner, dans les textes maçonniques, l'architecte du Temple de Salomon, pose à son tour un problème.

L'expression *Hiram Abif* se trouve en effet en deux endroits seulement de la Bible :

– *// Chroniques, 2, 13,* où l'on peut lire : *Huram Abi* (aleph, beth, iod)

– et *II Chroniques 4, 16, où* l'on a : *Huram Abiv* (aleph, beth, iod, vav)

À partir de ces simples données, trois problèmes se posent :

1) *Quelle est la signification exacte de ces termes ?*

La racine *ab* signifie *père,* et *abi* comporte un déterminatif qui veut dire *mon père ;* quant à *abiv*, il signifie *son père.*

Par conséquent, d'un point de vue purement philologique, ces termes signifient :

– Huram abi = Huram mon père,

– Huram abiv = Huram son père,

deux expressions, soulignons-le, assez énigmatiques. On doit cependant retenir qu'une signification plus large de *père*, en hébreu, peut indiquer la notion de *maître*, *instructeur*, ou *conseiller.*

Nous reviendrons plus loin sur les conséquences du caractère assez obscur de ces deux expressions que nous ne faisons que noter ici.

2) Dans / *Rois 5*, qui est le troisième lieu biblique où l'on parle de notre *Hiram* – l'artisan, non le Roi -, il faut remarquer que :

– c'est bien *Hiram*, et non *Huram*,

– que ce n'est absolument pas *Hiram-Abi,* ou *Hiram Abif*, mais simplement *Hiram*, lequel vient de Tyr, le texte précisant qu'il est le fils d'un Tyrien, et d'une veuve de la tribu de Nephtali ; c'est, en outre dans ce livre, exclusivement un bronzier, qui fondra les colonnes, la mer d'airain, mais nullement un architecte ni un tailleur de pierre.

Les deux remarques qui précèdent nous suggèrent que *l'on décrit apparemment deux personnages sensiblement différents*, d'autant que les compétences *d'Huram*, dans *// Chroniques*, sont beaucoup plus étendues. On lit en effet que c'était un homme doué pour toutes sortes de travaux, sachant en effet travailler « *l'or, l'argent, le bronze, le fer, la pierre, le bois, l'écarlate, la pourpre, graver n'importe quoi et tout inventer)).* Cet *Huram* est d'autre part fils d'un Tyrien et d'une fille de la tribu de Dan.

Si *Hiram*, dans les *Livres des Rois*, n'était que bronzier, *Huram Abi* du *Livre des Chroniques* est bien plus éclectique, et sait éventuellement travailler la pierre. Il demeure cependant artisan, et non, comme l'indiquent – et eux seuls – les *Anciens Devoirs*, le Maître Maçon du Temple…

On peut ainsi penser que l'*Hiram Abif* de la tradition maçonnique, lequel n'apparaît dans les textes qu'en 1723, est un personnage composite, empruntant à deux portraits assez différents, et qui ne se retrouve en tant que tel dans aucun texte biblique.

3) Un troisième problème, qui rejoint en partie le premier, doit encore être évoqué. Il concerne le choix, précisément de l'expression *Hiram Abif* pour désigner ce singulier et nouveau héros. En effet, nous avons vu la signification assez peu claire de l'expression.

Déjà, dans la *Vulgate*, Saint Jérôme traduit : *Hiram patrem meum* et *Hyram pater ejus.*

Père de qui, au juste ? Pourrait-on demander…

Dans la première Bible anglaise de *Wyclif en* 1380, on lit de même : *Hyram my fader* et *Hyram the fader of Solomon.*

La Bible dite *Great Bible*, de 1539, propose : *mon père Hyram* et *Hiram son père*, traduction plus tard reprise par la célèbre *Authorized Version* du Roi Jacques, en 16???

La *Bishop's Bible* de 1572, et la *Bible de Barker* en 1580, reprennent aussi ces formules. Cette dernière, remarquable par ses gloses marginales, indique notamment que « *son père* » peut signifier qu'*Hyram* est le père du travail qui s'effectue dans le Temple…

À partir de cette date, jusqu'à nos jours, toutes les bibles anglaises portent : *Hiram mon père* et *Hiram son père*, et ce toujours sans fournir d'explication.

C'est probablement cette absence de toute signification manifeste qui a conduit certains traducteurs à penser qu'*Hiram Abi* était peut-être *un nom propre*, qui n'appelait pas de traduction. C'est Luther qui le pensa le premier. Dans les années 1520, publiant sa traduction allemande, il traduisit simplement, le premier : *Huram Abi* et *Huram Abif.*

Or, en 1528, Coverdale, l'un des chefs de la Réforme en Angleterre, se rendit à Hambourg et y rejoignit William Tyndale qui entreprit avec lui la traduction du Pentateuque. C'est ainsi qu'en 1535, Coverdale acheva seul une traduction essentiellement fondée sur le travail de Luther. La Bible de *Coverdale*, en anglais, fut éditée à trois reprises, en 1535, 1536, 1537, et rééditée en 1551, et c'est elle qui, pour la première fois en Angleterre, indique : *Hiram Abi* et *Hiram Abif.*

La Bible de *Matthews*, en 1537, reprend cette traduction, mais, à partir de 1539, avec la *Great Bible* déjà mentionnée, nous retrouvons les traductions classiques, et plus jamais la traduction *Hiram Abi* ou *Hiram Abif* (hormis dans la réédition unique de 1551).

Il faut donc retenir que les expressions *Hiram Abi* et *Hiram Abif* ne figurent que dans deux Bibles publiées entre 1535 et 1537 et qui sortirent assez vite de l'usage.

Une question se pose dès lors : si le choix du terme *Hiram Abif* a été fait, c'est manifestement sous l'influence de la Bible de *Coverdale*, mais pour quelle raison, en 1723, aurait-on éprouvé le besoin de retenir cette traduction atypique, extraite d'une Bible sortie d'usage depuis environ deux siècles ? Anderson s'en explique en partie, mais de façon très peu claire, dans une note infra-paginale de son Histoire du Métier.

Ne pourrait-on aussi suggérer que l'expression en question aurait déjà existé dans la tradition maçonnique depuis la deuxième moitié du XVIe siècle ? On a parfois souligné la probabilité d'une mutation pré-spéculative en Angleterre, à cette même époque. Cette hypothèse, il faut cependant le reconnaître, est assez fragile. L'idée d'un *Hiram Abif créé* assez récemment de toutes pièces et doté d'un nouveau nom, paraît, au terme de cet examen, bien plus plausible.

Une réaction d'hostilité ? Le *Document Briscoe* (1724)

Si le nom d'*Hiram Abif*, pour désigner l'« *architecte* » du Temple, attesté depuis 1723, avait peut-être été introduit bien plus tôt dans la tradition du Métier, il demeure cependant certain que la légende dont il est d'emblée le tragique héros lui confère un statut nouveau. Si le nom d'*Hiram* a peut-être une certaine ancienneté dans le Métier, le personnage de la légende apparaît bien, en ces années 1720, comme un nouveau venu.

Il convient ici de citer un texte qui pourrait en être un témoignage indirect. Ce texte parut à Londres, en 1724, sous la forme d'une petite brochure de 64 pages, et connut deux autres éditions l'année suivante. Il reproduit en premier une version des *Anciens Devoirs* appartenant à la seconde génération, et qu'on peut rattacher à la *Famille Sloane.* Ce texte donne notamment *Aynon* pour le nom du Maître Maçon du Temple de Salomon. Il est suivi d'assez copieux commentaires, intitulés « *Observations and Critical Remarks* », d'un ton en effet fort critique, visant à redresser les erreurs que, selon l'auteur, le pasteur Anderson avait commises en grand nombre dans son Histoire du Métier.

S'agissant du passage qui se réfère au Temple de Salomon, l'auteur oriente la polémique autour du personnage d'*Hiram Abif.* Il s'étonne en effet qu'on lui accorde désormais des talents si divers et que

« *notre savant Docteur en Lois* [i.e. Anderson] *pour mettre en valeur ses extraordinaires lectures, [prenne] tant de peine pour prouver que cet Hiram, le Fondeur d'Airain, un Tyrien, n'était pas Hiram Roi de Tyr* […] »

Plus encore, il s'en prend au « *très ingénieux Docteur Désaguliers* » qui, pour justifier la variété des dons reconnus à Hiram se réfère à une « *Lettre de Recommandation que le Roi Hiram envoya à Salomon* […] ». L'auteur fait remarquer que rien de tel ne figure dans le *Livre des Rois*, et feint d'ignorer que ces précisions proviennent des *Chroniques.*

Quelle que soit la faiblesse de l'argumentation, l'intérêt du document réside simplement dans la dénonciation qui est faite ici du caractère factice du personnage d'*Hiram Abif.* On peut naturellement s'interroger sur la personnalité exacte de Samuel Briscoe, dont nous ne savons rien. Toutefois, il paraît incontestablement avoir été au fait des usages et des pratiques maçonniques de son temps.

Or, son hostilité à l'introduction du personnage *d'Hiram Abif* ne peut pas ne pas être relevée. Aucune allusion n'est faite, du reste, à un grade quelconque dont ce personnage serait le héros, mais il est clair cependant que certaines personnes connaissant bien la Maçonnerie et ses textes fondateurs considéraient, au début de ces années 1720, que le personnage d'*Hiram Abif était* un intrus, et que le rôle qu'on paraissait devoir lui faire jouer était sans doute usurpé, du moins jusque-là inconnu. Ne pourrait-on y voir, mais ce n'est évidemment qu'une simple hypothèse, la trace des premiers remous provoqués par l'introduction d'un *nouveau grade de Maître* centré autour d'une légende mettant en scène un *Hiram* dont nous avons bien vu, comme Briscoe lui-même, qu'il représente, par rapport au personnage biblique, une figure composite qui pourrait bien être due, en effet, à l'imagination des « *savants Docteurs* » stigmatisés par Briscoe…

Les sources de la légende

Tenter de retrouver les origines de la légende d'*Hiram* est un exercice plus difficile qu'il n'y paraît, si l'on veut rester rigoureux.

On peut naturellement assigner à cette légende des sources mythologiques diverses et trouver, en cherchant un peu dans l'histoire des peuplades anciennes et des religions antiques, égyptienne, gréco-romaine, voire celtique, nombre de récits sacrés et de mythes pouvant constituer autant de modèles. Les auteurs qui se sont penchés sur cette question n'y ont du reste pas manqué. Nous ne reviendrons pas, pour notre part, sur ces antécédents lointains, qui ne peuvent tout au plus être évoqués que comme autant d'archétypes, de figures universelles, du héros ou du « *dieu qui meurt* » (Frazer). Ces références peuvent en effet sembler séduisantes, cependant elles ne sont certainement pas pertinentes.

L'erreur que commettent généralement, pour des raisons diverses, ceux qui mettent en avant ces sources prétendues, est de croire, ou de feindre de croire, que cette légende vient du fond des âges, comme l'héritière naturelle des mythes les plus reculés, dont elle serait l'un des ultimes rejetons. Nous avons vu, et nous aurons encore l'occasion de le montrer plus loin, qu'il n'en est rien. Le caractère factice de la légende d'*Hiram*, sa création moderne, probablement dans les premières années du XVIIIe siècle, ne peut plus faire le moindre doute. Le problème de ses origines est donc posé de manière bien différente.

Pour le résoudre, il ne faut surtout pas méconnaître le climat intellectuel et spirituel dans lequel évoluaient, et les sources historiques et traditionnelles dont disposaient, ceux qui, à cette époque, étaient en mesure de forger cette légende. Or ces milieux, s'ils ne nous sont pas explicitement connus, sont pourtant assez clairement identifiables. Autour de Désaguliers et d'Anderson, c'est un monde – nouveau dans le Métier – de lettrés et de « *savants Docteurs* », pétris de Bible et d'humanités classiques, mais également soucieux de se rattacher aux anciennes traditions du Métier. N'oublions pas qu'Anderson se donne un mal considérable pour montrer, contre toute évidence, que la Grande Loge de 1717, création profondément originale, sans aucun précédent dans le pays, n'était que le réveil « *revival* », d'une mythique et ancestrale Grande Loge à laquelle tout le monde aurait voulu croire.

Les antécédents immédiats de la légende : le *Ms Graham* (1726)

Les diverses hypothèses proposées, on le voit, pour tenter de retrouver les sources de la légende d'*Hiram*, se heurtent le plus souvent à de considérables difficultés. Outre qu'elles empruntent à des thèmes mythiques ou légendaires généralement sans rapport réel et manifeste avec le Métier, elles ne contiennent d'ordinaire qu'un des éléments de cette légende, pour l'essentiel, le meurtre du bâtisseur. On pourrait du reste, en examinant l'histoire générale de l'Angleterre depuis le XVIIe siècle, trouver d'autres meurtres injustes, et divers auteurs n'ont pas manqué d'échafauder ainsi les théories les plus diverses, et souvent les plus fantaisistes.

Un document tranche nettement, cependant, sur toutes ces sources alléguées et approximatives. Il s'agit d'un manuscrit daté du 24 octobre 1726, le *Ms Graham*, longtemps méconnu, et qui fut présenté et étudié pour la première fois par le célèbre chercheur anglais H. Poole, en 1937. L'apport de ce texte à la recherche des sources de la légende d'*Hiram* apparaît capital.

Le document se présente d'abord comme un catéchisme, en beaucoup de points comparable à ceux connus pour les années 1724-1725. Certaines des questions et des réponses qui y figurent se retrouvent en effet, presque textuellement, dans quelques-uns de ces textes, notamment dans un manuscrit de 1724, *The Whole Institution of Masonry*, et un document imprimé de 1725, *The Whole Institutions of Free-Masons Opened.* Ces similitudes sont importantes à souligner, car elles établissent que le *Ms Graham* n'est nullement un texte isolé et atypique, mais qu'il s'insère incontestablement dans un courant d'instructions maçonniques reconnues et diffusées en Angleterre à cette époque. On doit enfin particulièrement noter la tonalité chrétienne fortement affirmée des explications symboliques qui y sont proposées.

À la fin du catéchisme proprement dit, on nous apprend que « *par tradition et aussi par référence à l'Écriture* », « *Sem Cham et Japhet eurent à se rendre sur la tombe de leur père Noé pour essayer d'y découvrir quelque chose à son sujet qui les guiderait vers le puissant secret que détenait ce fameux prédicateur.* »

Suivent alors trois récits distincts, trois légendes qu'il convient d'examiner en détail.

Première légende :

« *Ces trois hommes étaient déjà convenus que s'ils ne découvraient pas le véritable secret lui-même, la première chose qu'ils découvriraient leur tiendrait lieu de secret. Ils ne doutaient pas, mais croyaient très fermement que Dieu pouvait et voudrait révéler sa volonté, par la grâce de leur foi, de leur prière et de leur soumission ; de sorte que ce qu'ils découvriraient se révélerait aussi utile pour eux que s'ils avaient reçu le secret dès le commencement, de Dieu en personne, à la source même.*

Ils parvinrent à la tombe et ne trouvèrent rien, sauf le cadavre presque entièrement corrompu. Ils saisirent un doigt qui se détacha, et ainsi de jointure en jointure, jusqu'au poignet et au coude. Alors, ils relevèrent le corps et le soutinrent en se plaçant avec lui pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue et main dans le dos, et s'écrièrent : « Aide-nous, 0 Père ». Comme s'ils avaient dit : « 0 Père du ciel aide-nous maintenant, car notre père terrestre ne le peut pas. »

Ils reposèrent ensuite le cadavre, ne sachant qu'en faire. L'un d'eux dit alors : « II y a de la moelle dans cet os » [Marrow in this bone] ; le second dit : « Mais c'est un os sec » ; et le troisième dit : « il pue ».

Ils s'accordèrent alors pour donner à cela un nom qui est encore connu de la Franc-Maçonnerie de nos jours. »

Seconde légende : (Elle est exposée sans lien apparent avec la précédente.)

« *Pendant le règne du roi Alboin naquit Betsaléel, qui fut appelé ainsi par Dieu avant même d'être conçu. Et ce saint connut par inspiration que les titres secrets et les attributs essentiels de Dieu étaient protecteurs, et il édifia en s'appuyant dessus, de sorte qu'aucun esprit malin et destructeur n'osa s'essayer à renverser l'œuvre de ses mains.*

Aussi ses ouvrages devinrent si fameux, que les deux plus jeunes frères du roi Alboin, déjà nommé, voulurent être instruits par lui de sa noble manière de bâtir. Il accepta à la condition qu'ils ne la révèlent pas sans que quelqu'un soit avec eux pour composer une triple voix. Ainsi ils en firent le serment et il leur enseigna les parties théorique et pratique de la maçonnerie ; et ils travaillèrent. [...]

Cependant Betsaléel, sentant venir la mort, désira qu'on l'enterre dans la vallée de Josaphat et que fut gravée une épitaphe selon son mérite. Cela fut accompli par ces deux princes, et il fut inscrit ce qui suit : « *Ci-gît la fleur de la maçonnerie, supérieure à beaucoup d'autres, compagnon d'un roi, et frère de deux princes. Ci-gît le cœur qui sut garder tous les secrets, la langue qui ne les a jamais révélés.* »

Troisième légende : (Sans nulle transition, là encore, un dernier récit est proposé au lecteur.)

« *Voici tout ce qui se rapporte au règne du roi Salomon, [fils de David], qui commença à édifier la Maison du Seigneur :* [...] *nous lisons au Premier Livre des Rois, chapitre VII, verset 13, que Salomon envoya chercher Hiram à Tyr. C'était le fils d'une veuve de la tribu de Nephtali et son père était un Tyrien qui travaillait le bronze. Hiram était rempli de sagesse et d'habileté pour réaliser toutes sortes d'ouvrages en bronze. Il se rendit auprès du roi Salomon et lui consacra tout son travail.* [...] *Ainsi par le présent passage de l'Écriture on doit reconnaître que ce fils d'une veuve, nommé Hiram, avait reçu une inspiration divine, ainsi que le sage roi Salomon ou encore le saint Betsaléel. Or, il est rapporté par la Tradition que lors de cette construction, il y aurait eu querelle entre les manœuvres et les maçons au sujet des salaires. Et pour apaiser tout le monde et obtenir un accord, le sage roi aurait dit :* « *que chacun de vous soit satisfait, car vous serez tous rétribués de la même manière.* » *Mais il donna aux maçons un signe que les manœuvres ne connaissaient pas. Et celui qui pouvait faire ce signe à l'endroit où étaient remis les salaires, était payé comme les maçons ; les manœuvres ne le connaissant pas, étaient payés comme auparavant.* [...] *Ainsi le travail se poursuivit et progressa et il ne pouvait guère se mal dérouler, puisqu'ils travaillaient pour un si bon maître, et avaient l'homme le plus sage comme surveillant.* [...] *Pour avoir la preuve de cela. lisez les 6è et 7è [chapitres] du premier Livre des Rois, vous y trouverez les merveilleux travaux d'Hiram lors de la construction de la Maison du Seigneur. Quand tout fut terminé, les secrets de la maçonnerie furent mis en bon ordre, comme ils le sont maintenant et le seront jusqu'à la fin du monde* [...] »

On mesure sans peine l'importance et l'intérêt majeur des trois récits. Soulignons-en simplement les points essentiels.

Le premier récit du *Ms Graham* est aussi le premier texte de l'histoire maçonnique qui décrive *un rite de relèvement d'un cadavre associé aux Cinq Points du Compagnonnage*, attestés pour leur part, dès 1696 dans les textes écossais. Le but est de tenter de retrouver un secret – dont on ne sait du reste à quoi il tient – qui a été perdu par la mort de son détenteur. On y associe un jeu de mots probable avec « *Marrow in the Bone* », évoquant assez clairement une expression en M.B. Il est évident que cela est lié « *au nom qui est encore connu de la Franc-Maçonnerie de nos jours* », lequel apparaît bien comme un secret de substitution. La particularité la plus remarquable est qu'on ne voit ici aucun lien avec l'art de la Maçonnerie, et surtout que le personnage central n'est pas *Hiram*, mais *Noé*...

Le second récit nous dépeint la personnalité de *Betsaléel*, possesseur de secrets merveilleux liés au Métier, qui seront communiqués seulement à deux princes. Le point important nous semble ici l'épitaphe, évoquant « *le cœur qui sut garder tous les secrets, la langue qui ne les a jamais révélés.* ». Ce thème, notons-le, est absent de la première légende.

Enfin le troisième récit met en scène *Hiram*, « *surveillant le plus sage de la terre* », et qui contrôlait probablement la transmission aux bons ouvriers du « *signe* » qui donnait droit à la paye des « *maçons* ». Notons surtout qu'ici les secrets sont et demeurent bien gardés, qu'*Hiram* achève le Temple, et qu'il ne meurt pas de mort violente...

La simple lecture de ces trois récits impose une constatation immédiate : leur superposition nous donne presque intégralement, en substance la légende d'*Hiram* telle que la rapporte pour la première fois Prichard en 1730. L'innovation majeure est qu'*Hiram* – dont le rôle, honorable mais modeste, dans le *Ms Graham*, est conforme au peu qu'on dit de lui dans tous les *Anciens Devoirs* –, y est alors substitué à *Noé* dans le rite du relèvement. C'est *Hiram*, en outre, et non plus *Betsaléel*, à qui désormais appartiennent « *le cœur qui sut garder tous les secrets, la langue qui ne les a jamais révélés* ». Mais la troisième légende du *Ms Graham* n'indiquait-elle pas qu'*Hiram* avait reçu une inspiration divine comme « *le saint Betsaléel* » ?

Retenons pour l'instant que le caractère composite du personnage d'*Hiram Abif* de la légende du troisième grade de Prichard, déjà évoqué pour diverses raisons, nous l'avons vu, apparaît ici sans équivoque. La légende d'*Hiram*, à quelque source d'inspiration plus ou moins antique qu'on puisse ou veuille la rattacher est, sans plus aucun doute possible, une synthèse tardive de plusieurs récits légendaires dont l'ancienneté ne nous est du reste pas connue. La légende des trois fils de *Noé*, compte tenu du rôle que joue ce personnage dans l'histoire traditionnelle du Métier des *Anciens Devoirs*, de même que la version de la vie d'*Hiram* rapportée dans le *Ms Graham*, sont tellement conformes aux plus vieux textes de la tradition maçonnique anglaise, qu'on peut fortement suggérer, sans naturellement pouvoir l'affirmer, qu'elles faisaient sans doute partie d'un légendaire assez ancien, propre au Métier.

Quoi qu'il en soit, il est établi qu'en 1726 – année où, pour la première fois dans les annales de la Franc-Maçonnerie, nous avons la preuve documentaire de réceptions à un troisième grade à Londres – un texte maçonnique nous montre donc que cette synthèse, si elle avait déjà été effectuée, n'était même pas encore connue de tous. C'est là, il faut le souligner, un acquis majeur de la recherche.

J'interromps ici l'analyse des sources de cette légende, en sachant que nombre d'autres points pourraient être soulevés, et que plusieurs questions annexes demeurent sans réponse. J'ai simplement voulu saisir l'exemple de cette légende majeure de la tradition maçonnique pour suggérer de quelle manière la maçonnerie avait pu s'en doter, et montrer surtout quelle complexité se trouve enfouie sous l'apparente simplicité du récit que la maçonnerie transmet depuis environ 270 ans.

Une transition majeure ?

Je voudrais pour finir, proposer quelques remarques plus générales.

Lorsqu'en 1691, un pasteur écossais, Robert Kirk définit la maçonnerie, il écrit simplement :

« *C'est une sorte de tradition rabbinique en forme de commentaire sur Jackin et Boaz, le nom des colonnes du temple de Salomon* ».

La Maçonnerie est alors simple – ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas riche – et semble structurée par les deux colonnes du Temple de Salomon. C'est une Maçonnerie sans légende opératoire si l'on me permet cette expression. En ce sens le grade de Maître hiramique a bien introduit une innovation au moins aussi considérable que la formation d'une Grande Loge dès 1717, mais surtout entre 1719 et 1723. On pourrait du reste porter les deux initiatives au crédit des mêmes personnages, entendez des mêmes « *savants docteurs* » si violemment dénoncés par Briscoe dès 1724.

Quand on se livre, comme j'ai tenté de le faire ici, à une sorte d'archéologie de la légende d'Hiram, on peut entrevoir sans difficulté qu'elle a été savamment élaborée pour orner une maçonnerie d'un genre nouveau, plus subtil, plus sophistiqué, comme l'on voudra, peut-être aussi plus aristocratique et plus choisi, plus substantiel pour des esprits élevés. Apportant dans les rituels le même raffinement littéraire, biblique et *légendaire* pour tout dire, qu'avait apporté Anderson lui-même dans la réécriture complète de *l'Histoire du Métier* à laquelle il s'était livré, pour le compte de la Première Grande Loge, à peine quelques années plus tôt – ou peut-être, précisément, à la même époque et dans un même mouvement.

Je veux suggérer ici que si l'histoire de la légende d'Hiram n'est pas exactement superposable à l'histoire du grade de Maître, qui la comprend sans s'y inscrire entièrement, cette légende constitue certainement dans l'histoire de la première Maçonnerie spéculative, une transition majeure. À la différence des légendes du Métier, plus ou moins modifiées, d'âge en d'âge, au gré des transmissions, des mémoires plus ou moins fidèles et de l'imagination collective, sans perspective ni plan concerté, toutes choses dont elle a pu s'inspirer nous l'avons vu, la légende d'Hiram traduit en revanche une volonté, et c'est un fait radicalement nouveau. Elle résulte d'une démarche consciente et calculée visant à l'élaboration de contenus renouvelés, au service d'une vision différente de l'institution maçonnique. Elle avait pour objet, en structurant un autre grade, de créer au

moins autant une aristocratie maçonnique que de favoriser une maçonnerie aristocratique. Cette légende, qui trahit irrésistiblement un travail d'érudit, fut très probablement, dans son principe même, un instrument politique dans la jeune Grande Loge de Londres.

Toutefois l'histoire, comme bien souvent, en vint à transcender ses acteurs qui s'en croient trop volontiers les auteurs. La légende d'Hiram, sa mission accomplie, le nouveau grade de Maître mis en œuvre et imposé peu à peu, se mit à vivre de sa vie propre, incontrôlable et imprévisible. Elle créait un concept nouveau, promis à un destin fabuleux, et qui devait se décliner à l'infini dans les hauts grades dont elle fut le modèle fondateur. N'est-il pas clair que les plus anciens de ces hauts grades reposent sur des gloses, parfois laborieuses et pénibles, sur les à-côtés, les antécédents ou les conséquences de la mort d'Hiram ?

On s'est du reste interrogé sur ce qui serait advenu si la légende ne s'était pas conclue, telle que Prichard la rapporte, par un mot perdu, un mot substitué et un architecte tragiquement disparu. On voit en effet sans difficulté la faille de ce schéma : il faudra bien retrouver le mot perdu et remplacer l'architecte, voici de quoi écrire cinq ou six autres légendes et autant de nouveaux grades. Si la maçonnerie se lança aussitôt, et pour plusieurs décennies, dans une prodigieuse et parfois folle entreprise créatrice de grades à la recherche de la Parole perdue, n'est-ce pas simplement parce que les auteurs de la légende fondatrice l'ont construite comme un récit ouvert et inachevé ? Maladresse ou génie ? Nul ne peut répondre.